



Chroniques droits humains

SÉRIE : DEVOIR DE MÉMOIRE



Sommaire

1. LES ÉCHOS DU PASSÉ

C'est le témoignage d'une femme à qui la guerre de l'AFDL dite la guerre de libération du Zaïre a tout arraché en 1996. Déplacée, au sein de son pays, de sa propre province, elle assiste en compagnie de sa mère et de son frère à des scènes macabres et sort survivante d'une série d'assassinats et des tueries. Ayant perdu ses deux parents et d'autres proches durant cette guerre, elle garde en elle des souvenirs malheureux gravés au plus profond de sa mémoire.

2. L'HÉROÏSME FACTICE

Ce récit est celui d'un jeune garçon habitant du village de Cizi sous l'emprise des Mai Mai Mudundu 40, un groupe d'auto défense contre les attaques répétées et impunies des réfugiés hutus. Il dépeint l'histoire d'un groupe à connotation héroïque avec une face cachée de barbarie.

3. LE PAIN SANS PAIX N'EST QUE PEINE

Cette histoire est celle d'un jeune homme dont le village venait de prendre feu. Tous les habitants de ce dernier étaient en train de perdre la vie sous la machette bien aiguisée des hommes inconnus. Pendant que ce scénario inhumain se déroulait, le jeune homme réalisait la récolte des maniocs au champ familial.

4. AU-DÉLÀ DE LA SOUFFRANCE: LE DÉSESPOIR

Ce texte raconte l'histoire d'une femme forte qui a tout essayé en vain pour protéger les siens. Sa famille et elle-même ont vécu la torture physique et émotionnelle depuis l'arrivée des troupes de l'AFDL en 1996. Elle a perdu son mari de la pire de façon, tué devant sa femme et ses enfants, sans moyen de le sortir de cette mort atroce.

Les échos du passé

PAR NAOMI NABAMI

Ca devrait être un mardi soir d'octobre 1996, la date je ne m'en souviens pas exactement.

Avec des voisins, mon petit-frère et moi jouions à la balle sur la route comme le faisaient la majorité des enfants de notre âge à l'époque. L'atmosphère était paisible. Il ne faisait ni chaud ni froid. Quelques minutes plus tard, nous fîmes interrompus dans notre jeu par une foule de gens provenant de la grande route qui courrait çà et là, les uns criant, d'autres pleurant. On aurait dit que chacun tentait de se sauver d'un imminent danger. Il fallut peu pour qu'on entende des crépitements des balles non loin de nous.

Au début, mes amis et moi avions cru que ce n'était que des coups de feu passagers comme nous avions l'habitude de les entendre de temps en temps. Mais la panique

dans les regards des adultes autour de nous en disait long. Sur leur demande, nous cessâmes de jouer et entreprîmes chacun le retour chez soi en fuyant.

Les coups de feu ne cessaient pas, je m'étais précipitée dans la maison avec mon petit-frère qui n'avait alors que 10 ans pendant que moi j'en avais 13. Mon sang bouillonnait tellement j'avais peur.

Une fois à la maison, j'avais pris soin de fermer toutes les portes et avais tiré les rideaux. Je lorgnais par la fenêtre à l'attente de ma mère qui était sortie dans la soirée pour la messe vespérale en la paroisse Saint-Pierre Claver de Nguba. Je priais afin qu'elle nous revienne saine et sauve.

Un moment, en regardant par la fenêtre, j'ai vu des jeunes gens, nos nouveaux voisins, qui étaient arrivés dans le quartier quelques jours plus tôt. Ils sortaient de leur maison avec des armes, habillés en tenues militaires. Ils tiraient en

désordre sans viser de cible. Je pris peur et tira de nouveau le rideau de peur d'être aperçue. Je compris alors que les voisins, avec qui nous rions au quartier, étaient des soldats ou des rebelles qui se faisaient passer pour des civils, locataires en attendant le lancement des atrocités.

Un silence de mort régnait dans le quartier. Excepté le bruit des balles, on n'entendait rien d'autre ; aucun chant d'oiseaux, aucun pleur des nourrissons, aucun aboiement de chien, aucune dispute entre couples. On dirait que le temps s'était arrêté.

J'étais morte d'inquiétude, car nous étions seuls, mon frère et moi. On ne pouvait parler tant on avait peur de se faire entendre. Je croisais seulement les doigts pour que maman nous revienne. Il devrait être 19 h lorsque j'entendis un coup sur la porte. J'avais eu tellement peur que je n'avais pas répondu et avais plutôt fait signe à mon petit-frère de ne faire aucun bruit. Un second toc-toc, accompagné de la voix de ma mère qui demandait qu'on lui ouvre, m'encouragea alors à me lever et à ouvrir la porte.

J'étais très heureuse et en la voyant j'avais confiance que tout irait bien dorénavant. Je remerciais le ciel de me l'avoir ramenée. Elle était sale et tout en sueur, elle nous raconta que venait d'éclater la guerre et que des rebelles présumés Rwandais voulaient occuper le pays et renverser le pouvoir du Président de l'époque, Mobutu. Elle nous dit que la situation était dure, que les militaires tiraient sur tout ce qui bougeait en route et qu'elle avait eu beaucoup de chance de s'en sortir.

En effet, sortant de la messe à l'écoute des coups de feu, elle et d'autres chrétiens avaient couru chacun voulant retrouver sa famille. Elle était en compagnie d'une femme qui était alors notre voisine. Lorsqu'elles avaient aperçu des militaires venant au loin, ma mère s'était glissée sous une camionnette délabrée et abandonnée sur la route depuis plusieurs mois. L'autre femme n'avait pas été aussi souple qu'elle, elle fut repérée par les militaires qui lui tirèrent dessus sans préavis comme on tue un moustique. De sa cachette, ma mère ne vit que le corps de son amie tombant par terre. Elle était inanimée et remplie de sang. Elle resta encore quelques minutes sous la camionnette et une fois qu'elle eut imaginé que les soldats devraient être loin, elle entreprit de sortir de sa cachette, d'abord en rampant regardant de gauche à droite, ensuite elle

se mit debout et courut jusqu'à arriver à la maison tout essoufflée.

En écoutant cette histoire, mon frère s'était mis à sangloter parce que la femme qui venait d'être tuée était la mère de l'un des amis avec qui nous jouions un peu plus tôt.

La nuit tombée, nous avons condamné toutes les portes. En allumant le poste radio, sur la seule chaîne locale qui diffusait, on entendait la voix d'un homme qui répétait aux habitants de rester vigilants, de ne pas quitter leurs maisons en voulant fuir pour laisser la place à l'ennemi.

Ce jour-là, mon père qui était, alors, médecin à l'Hôpital General de Reference de Bukavu y travaillait de garde et nous savions qu'il était à l'abri là-bas. Malgré qu'il n'y eût point de téléphone pour le contacter afin de le rassurer que nous allions bien et, par ricochet, nous rassurer nous-mêmes qu'il allait bien.

Nous avons tellement peur et il y avait de quoi. La nuit fut longue, plongée dans le noir par la SNEL et bercée par l'horrible mélodie des balles et des roquettes. Mon sommeil était tout le temps interrompu par ce vacarme.

Le matin, ma mère nous réveilla très tôt avant le lever du soleil,

nous donna un peu de nourriture à mon frère et moi. Elle avait déjà préparé deux sacs avec dedans des vêtements, un peu d'argent et le reste de nourriture. Elle nous dit que nous irions en compagnie d'autres voisins chercher refuge au village pendant qu'il était encore possible de se déplacer tant bien que mal.

La nuit précédente, paraît-il, les militaires s'étaient introduits dans les habitations des gens à Nguba, pillant, tuant et violant à volonté. Nous ne pouvions donc rester dans notre maison parce que rien ne nous garantissait qu'on ne subisse pas le même sort.

Je posais la question de savoir comment mon père nous retrouverait si nous partions. Ma mère me rassura en disant que nous irons le rencontrer à l'HGRB et ensuite nous saurions, ensemble, quoi faire.

C'est ainsi que, cartable au dos, ma main droite tenant celle de mon petit-frère et ma main gauche dans celle de ma mère, nous prenions la route avec un groupe des voisins. Les écoles avaient toutes fermé leurs portes.

Nos pas étaient pressants, personne ne parlait ni n'osait commenter sur les cadavres que nous croisions en route çà et là. Vers 7 h et demie, les balles reprurent de

plus belle nous étions déjà arrivés au niveau du marché de Nyawera. On ne pouvait plus avancer, ne sachant pas trop à quoi s'attendre devant.

On entra dans le marché pour nous y cacher. Pour une fois, il n'y avait personne. On voyait encore quelques marchandises sur les tables qui, j'imagine, n'avaient pas pu être emportées par leurs propriétaires. Nous nous cachions donc sous les tables se trouvant dans le marché dans le silence le plus total. De temps à autre, on entendait des voitures rouler à une vitesse indescriptible et des échanges des balles. Apparemment, les forces loyalistes tentaient de résister à l'envahisseur.

Nous demeurions ainsi, coincés dans nos cachettes, faisant nos besoins corporels sur place et sans ne plus penser au regard des autres. Cette situation dura toute la journée et la nuit entière. Je n'avais réussi à fermer l'œil que quelques heures, redoutant que les soldats ne nous trouvent dans ce marché. De par les chuchotements entre adultes, j'avais entendu que toute la ville était encerclée par l'envahisseur et que les atrocités battaient leur plein dans la ville.

Le lendemain très tôt matin, on entreprit de poursuivre notre voyage vers les villages. Il y avait trop de corps sans vie sur le trottoir. D'autres fuyards comme nous avaient dû être attrapés et tués par les soldats. Parmi eux, des femmes, des enfants, des hommes et même des personnes en tenues militaires.

Une odeur âcre dominait l'atmosphère, nous avions tous les visages tendus de peur et de fatigue. Nous continuions d'avancer toujours plus vite, sans un regard en arrière. Nous évitions les grandes routes et n'empruntions que des raccourcis. Ma mère avait porté mon petit-frère au dos vu qu'il était un peu essoufflé plus que nous autres.

Une fois à l'endroit communément appelé place du 24, nous fîmes obligés de nous séparer en deux groupes, les uns se dirigèrent vers le territoire de Mwenga et Walungu, d'autres vers le territoire de Kalehe. J'étais dans le groupe de ceux qui partaient vers Kalehe.

Nous fuyions de plus en plus, j'avais très mal aux pieds, j'étais exténuée, mais je n'avais pas le droit de m'arrêter pour prendre une pause. Un monsieur avec qui nous étions, ayant vu mon mal, me porta sur ses épaules et nous continuâmes notre route.

Dans un laps de temps, nous étions à l'HGRB. On nous en refusa l'accès sous prétexte que nous serions des espions à la charge des rebelles. Ma mère tenta d'expliquer dans toutes les langues que son mari était à l'intérieur, hélas ce fut sans succès.

Les autres personnes avec qui nous étions avaient continué leur route. On les apercevait encore et décidions de les retrouver. On se remit en route ayant échoué à entrer dans l'HGRB.

En tentant de rattraper nos compagnons des routes, on fut surpris de les voir au loin rebrousser chemin et revenir aux pas des courses en criant à l'aide. Instinctivement, on se jeta dans un caniveau pour se protéger. On entendit des coups des balles du côté où se trouvaient nos compagnons de route, puis plus rien.

Quelques minutes après, on entendit des voix au-dessus de notre caniveau, ils parlaient en kinyarwanda, peut-être étaient-ils à notre recherche, me disais-je. Pourtant, nous nous faisons tous petits et muets. Je ne sentais même pas la douleur de la grosse coupure que je m'étais faite sur la jambe en sautant dans le caniveau.

Plus tard, on entendit un véhicule arriver pas loin, peut-être chargeait-il des colis ou des personnes, puisqu'on entendait des cris des personnes, des chicottes et des balles. J'avais tellement peur, les larmes coulaient de mes yeux sans que ma bouche ne produise un son.

Des heures plus tard, le calme étant revenu, on sortit du trou. L'atmosphère était plus grise et triste. Nous avançons jusqu'au lieu où on avait aperçu nos amis pour la dernière fois. On retrouva leurs cadavres étendus par terre. Ils avaient tous été tués. C'était tellement choquant qu'on se mit à pleurer.

Ensuite, ma mère nous dit de sécher nos larmes et de retourner vers l'HGRB. Elle devait avoir un pressentiment.

On courut de toutes nos forces vers l'hôpital, décidés à affronter le gardien jusqu'à entrer. On allait retrouver mon père coûte que coûte. Il serait mieux que nous soyons tous réunis.

En arrivant au portail de l'Hôpital, on vit qu'il était ouvert, en entrant, on vit le corps du gardien allongé par terre, entouré de sang. Mon cœur se

mit à battre la chamade, les soldats étaient passés par là. Il y avait des traces de sang presque partout sur le sol. Maman serra ma main, très fort je pouvais sentir son inquiétude. Elle tentait de rassurer mon petit-frère qu'elle tenait de son autre main.

L'hôpital ne présentait aucune trace de vie humaine, des meubles étaient jetés çà et là. On se précipita vers le bureau de mon père qu'on trouva vide. Il y avait trop des cadavres, on regardait partout pour voir si on trouverait une trace de mon père.

En sortant des couloirs de l'hôpital, on vit un homme qui sortait en dessous d'une ambulance. Il avait dû s'y cacher quand les militaires étaient venus. Il nous raconta alors comment les militaires étaient entrés dans l'hôpital, tuant au passage toute personne même de pauvres malades sur leurs lits, violant des femmes et emportant tout ce qu'ils avaient pu avec eux. Il nous dit aussi que les militaires avaient emporté des médecins avec eux, de force en les tabassant, sous prétexte qu'ils seraient en train de soigner leurs malades et blessés au front. Le monsieur nous assurait que mon père avait aussi été embarqué et qu'il en était sûr parce que mon père avait laissé tomber ses lunettes près de l'ambulance en dessous de laquelle il se cachait. Il tendit les lunettes à ma mère et elle confirma que c'était bien celles de son mari.

Cette nouvelle amplifia nos larmes. On se posait tellement des questions, mais qui demeureront sans réponse, car jusqu'à présent 25 ans plus tard, nous n'avons toujours pas revu mon père.

On imagine toutefois qu'il fait partie des gens qui furent enterrés dans une fosse commune à la place Munzihirwa à Nyawera. Même si au fond de moi, il m'arrive de penser qu'il serait bien vivant quelque part. De lui, il ne me reste qu'un vague souvenir et ses lunettes.

Et comme, le malheur ne vient jamais tout seul, une fois que nous sommes parvenus à notre village dans le territoire de Kalehe, ma mère, un avant-midi pendant qu'elle avait accompagné ma grand-mère au champ, se retrouva nez à nez avec une dizaine d'Interahamwe qui, me dira-t-on la violèrent, elle et ma grand-mère de la manière la plus cruelle qui puisse exister. Ensuite, ils les décapitèrent toutes les deux.

La triste nouvelle nous parvint par un jeune berger qui avait assisté à

cette scène au loin. La guerre n'avait toujours pas pris fin, je venais de perdre mes deux parents, je ne partais plus à l'école et j'ignorais ce qui suivrait.

Des mois plus tard, la guerre ayant pris fin, avec mon petit-frère, mon grand-père et quelques oncles, on entreprit un retour vers Bukavu afin de réoccuper la maison de mes parents. Non sans surprise, on retrouva la maison vide. Tout avait été emporté jusqu'aux serrures des portes.

Par la grâce de Dieu, on avait survécu et sommes aujourd'hui parvenus à nous reconstruire autant qu'on a pu. Bien qu'il s'avère impossible d'oublier. Mon frère et moi avons toujours en nous ces blessures et ce manque que rien ne saura combler.

(...)

L'héroïsme factice

PAR ESPOIR BULANGALIRE

À environ 10 kilomètres de notre village, la cloche du curé de Mubumbano a sonné comme d'habitude. C'est donc l'heure du réveil à Cizi, ce village du groupement de Mushinga, en territoire de Walungu, au sud-ouest de la ville de Bukavu, à environ 80 km. Il s'agit de cette cloche qui annonçait non seulement l'heure du réveil, mais aussi les heures de prière à la chapelle ou en famille. Il s'agissait aussi d'un signal fort d'espoir et de la reprise du train normal de la vie. Le train normal d'un peuple agropasteur, ce n'est pas un secret, c'est celui de vaquer à ses champs et d'encadrer ses troupeaux. Mais ce train normal, puisqu'on en parle, combien de temps allait-il encore durer ? Dieu seul sait. Nous devrions, pour cela, rester modestes sachant que nous vivons à l'Est de la République Démocratique du Congo, une zone hautement conflictuelle. Contrôlée par la rébellion du RCD, un bastion des surprises de tout

genre. Que Dieu nous en garde à Cizi.

Le Cizi natal était tout pour nous. Un pâturage, notre champ, notre fierté et notre chez nous. Nous y étions heureux. Nous vivions comme une famille. Une seule famille unie et solidaire, jusqu'à ce que notre solidarité soit mise à l'épreuve par des groupes des peuples Hutus qui, poussés par la faim ou on ne sait quoi d'autre, se mirent à s'en prendre à nous et à nous tracasser. Ils pillaient, volaient et violaient.

Nous étions seuls face à leurs tracasseries. L'État semblait croiser les bras face à notre malheur. Nous en avions ras le bol. Nous ne pouvions plus continuer à croiser indéfiniment les bras. La population devait se prendre en charge. C'est alors qu'une frange de la jeunesse du village, réunie autour du sieur Odilon GURENGAMUZ-IMU décide, en 1999, de créer un groupe d'autodéfense. Ce groupe des MAI-MAI nommé les Mudun-

du 40 s'était destiné à défendre le village contre les éventuelles évasions de l'ennemie. L'ennemie n'était personne d'autre que les réfugiés hutus rwandais. Au départ, la mobilisation était énorme. L'adhésion était volontaire et des fois même, forcée. Faire partie du groupe était comme un motif de fierté, une marque de patriotisme. Mais, un patriotisme doublé de banditisme ou l'inverse. L'enfer est pavé des bonnes intentions, dit-on.

Ce groupe sous-équipé à ses débuts n'opérait, au départ, qu'à l'arme blanche et le reste. Le reste, c'était la magie noire. Grâce à celle-ci, ils n'avaient pas besoin de dispositif pare-balles, ni d'aucune autre armure, car, a-t-on oui dire, ils étaient immunisés face aux balles et autres projectiles. Nous nous sentions en sécurité avec eux, mais cette sécurité n'était qu'éphémère. À dire vrai, au départ ils sont parvenus à mettre l'ennemie Hutu hors d'état de nuire en les repoussant loin du village. Nous leur faisons confiance.

Mais malheureusement, notre confiance sera trahie quand ce groupe qui se revendiquait pour nous mettre hors du danger s'était retourné contre nous. Ils s'étaient simplement subrogés à nos bourreaux originaires. Déjà, ils avaient instauré une sorte de taxe dite « Chitora », soi-disant pour leur fonctionnement. Celle-ci n'était autre qu'une sorte d'effort de guerre payable mensuellement, sous peine des sanctions sévères. Nous n'avions pas d'autre choix que de la payer.

C'est eux, désormais, qui décidaient de tout. Et puis ils s'étaient arrogé des droits sur tout. Des droits de se marier avec n'importe quelle fille, le droit de vie ou de mort sur nous et le droit de trancher sur qui était sorcier ou pas et de décider de sort. Ça, ils en étaient capables, parce qu'ils avaient inventé leur propre testeur de sorcellerie. Le testeur en question, c'était une personne, vraisemblablement un féticheur qui par des procédés propres à lui, on lui avait assigné la mission d'examiner toutes les femmes du village qui trempaient dans la sorcellerie. Un bon jour, ma mère nous rassemble en famille et se mis à nous tenir un discours quelque peu inhabituel. Ses mots hésitants étaient, en gros, qu'elle nous aimait quoiqu'il advienne, mais que nous devrions nous en tenir à la prière parce qu'elle allait quelque part, mais elle ne savait pas si elle allait revenir. Nous étions terrifiés par ce discours qui avait tout d'un testament. Quelques heures plus tard, nous apercevions, au loin, une

grande foule des mamans devant le bureau du chef du village. On n'y comprenait rien. Papa non plus ne voulait pas nous en parler, car nous n'étions que des enfants, considérait-il.

Peu de temps après, une grande foule dégageait un grand vacarme assourdissant du côté de l'autre versant de la colline. Nous nous sommes précipités d'y aller. C'était des militaires qui tabassaient quelques mamans connues du quartier, accusées à tort ou à raison, de sorcellerie. Avant le coucher du soleil, 3 femmes d'entre elles étaient déjà décédées. Dieu aidant, notre mère n'en faisait pas partie. C'était là, l'occasion pour nous de lui demander ce qu'il en était. C'est alors qu'elle nous relate que toutes les femmes du village soupçonnées de sorcellerie et pour la plupart, en conflit avec les chefs, avaient été testées par les féticheurs de Mudundu 40.

Tout le village était en émoi. Un peu loin dans la soirée, vers 19 h environ, c'était le tour au crépitement des balles. Ces balles que nous voyions voler en éclats au-dessus de nos têtes. Paniqués, nous sortions pour savoir, mais c'était d'autres mamans ligotées les bras au dos et la tête dans un sachet puis jetée au feu. Elles étaient au nombre de 7. Sept mamans éhontées. Personne ne pouvait plus rien pour elles. Leur sort était déjà scellé dès l'instant où le testeur de sorcellerie les avait testées positives. Qu'elles reposent en paix.

À ce stade, les Hutus n'étaient plus notre problème. Mais ce sont nos propres frères qui avaient pris le relais. Curieusement, ils se montraient parfois plus féroces que les autres là. On dirait Saint-Paul dans le costume de Saint Jean.

Mais entretemps, les Hutus de leur côté sont coincés par nos Mudundu 40. Ils n'ont plus à manger, car ils ne recevaient plus rien de la population. Du coup, ils sont obligés de développer des nouvelles stratégies. Il fallait à tout prix qu'ils reviennent à leurs anciennes habitudes, c'est-à-dire chaque nuit piller nos biens, nos bétails et violer des femmes à leur guise. En riposte à ces attaques, les Mudundu 40 répliquaient avec force. Ces répliques à balles réelles entraînant à leur tour, des morts d'hommes, des femmes et des viols des femmes.

La situation devenait de plus en plus tendue et insupportable. Ainsi, certaines familles qui avaient des moyens financiers ont résolu de quitter le village pour la ville. Pour le cas de ma famille, ce n'était pas une gymnastique qui ne rentrait pas dans nos moyens. On n'avait pas assez de

moyens pour vivre en ville, et nous ne pouvions pas rester au village non plus. Notre seule issue était donc de faire la brousse. C'était une dure épreuve. Le jour nous sommes à la maison, la nuit nous sommes dans la brousse. Nous étions devenus nomades. Mon père, dans sa mission de protecteur de la famille, ne dormait plus. Il nous a construit des forteresses en chaume, dans la brousse. Cette forteresse en chaume nous a pourtant sauvé la vie.

Bien sûr, car le matin, à notre retour de la brousse, nous réalisons à maintes reprises que notre habitation avait été visitée par l'ennemie, mais gloire à Dieu ils ne nous retrouvaient pas. Nous étions dans la forêt.

Malheureusement, même là, nous étions dans une forte zone d'incertitude, car nous n'avions aucune provision. Bien plus, de fois certains d'entre nous trouvaient la mort à la suite de morsures des serpents et d'autres animaux dangereux. Papa était désormais notre sentinelle. Il ne dormait plus parce qu'il devait nous protéger. Chaque fois qu'il entendait l'approche de l'ennemie de l'autre côté de la colline, il nous réveillait pour qu'on se sauve dans la brousse. C'était l'opération sauvetage. Cette opération qui nous conduisait vers la brousse. De fois même, chacun allait dans sa direction et l'on ne se retrouvait que le lendemain matin.

Le village jadis paisible, notre havre de paix, s'était métamorphosé en un véritable champ de bataille. Et certains d'entre nous, la population étant première victime de ces affrontements, se réfugiaient dans des villages environnants. Nous autres, nous avons pris refuge à Kanga, un village du groupement de Lubona. Nous n'avions pas le choix. Il fallait emporter tout, de l'aiguille jusqu'au bétail. Mais comme l'on peut légitimement s'en douter, même avec la meilleure volonté du monde, les familles d'accueil ne pouvaient pas toujours avoir suffisamment d'espaces pour accueillir des villages entiers. En bons Bantous, ils ne pouvaient pas nous refouler non plus. Notre seul choix était de passer la nuit avec nos bétails.

Après des mois, nous retournions dans nos villages quand il y avait déjà un peu de stabilité. Comme par une baguette magique, le gouvernement s'était enfin réveillé pour mettre fin à ces deux rebellions, mais sans succès. Après des années d'expérience impunie, ils étaient devenus de

plus en plus forts et bien équipés, qu'ils pouvaient se permettre un bras de fer avec le gouvernement. Tout était paralysé.

En 2002, la situation s'aggrave de plus en plus et mon père se décide, malgré lui, de déplacer notre famille vers la ville de Bukavu. Nous y avons mené une vie difficile, que ce soit pour manger, étudier ou répondre à d'autres besoins quotidiens.

Ce n'est qu'en 2005, après la guerre de MUTEBUSI que les FARDC (l'armée républicaine) à travers l'opération KIMYA II parviennent à neutraliser le groupe rebelle et de repousser les Hutus dans des retranchements plus ou moins éloignés.

Depuis, un calme était revenu au village. Mais quel calme? Était-on capable de nous rendre cette paix d'en tant, comment pouvait-on ressusciter les différentes victimes enfouies dans les fosses communes lors des différents affrontements ou de réunifier ces familles déchirées par ces multiples accusations de sorcellerie? Jusqu'à nos jours, certaines de nos mamans continuent à être accusées de sorcellerie sans preuve. Pas plus tard qu'au mois de février 2021, une maman enceinte venait d'être assassinée à la machette, laissant derrière elle 9 orphelins.

Le pain sans paix n'est que peine

PAR BALAGIZI GHISLAIN

Tout ceci s'est passé quand j'avais 12 ans.... J'avais promis à ma mère de revenir tôt le matin à la maison parce qu'on devait ensemble piler quelques kilogrammes de manioc provenant de notre champ afin de produire de la farine qui serait vendue en ville non loin de mon village de Mapiki. Pour ce faire, mon père et moi sommes partis au champ familial afin de réaliser la récolte de ce manioc, mais vu que le temps nous était imparti et le travail titanesque, j'ai été obligé de passer la nuit au champ et mon père quant à lui devait

rentrer à la maison à cause de sa santé dégradante qui ne pouvait lui permettre de tenir le coup de la nuit. Après avoir travaillé ensemble au champ et que le soir approchait, mon père prit la route du village. Seul au champ, le jour n'avait pas tardé à céder place à la nuit. J'ai donc pris soin de prendre ma vieille couverture en ayant comme oreiller mon sac de manioc qui devait se transformer demain matin en un fardeau prêt à affaïsser mes épaules juvéniles. Seul entre le chant de quelques oiseaux nocturnes et la lumière de la lune, je ressentais un froid

frigorifiant. Le vent avait trouvé sans effort un libre passage entre les petits et gros trous que les rats avaient perforés dans ma couverture. Tout de même, je sentais le sommeil m'emporter et mes paupières s'affaiblissaient. J'avais l'impression de juter dans un abîme profond.

Tôt le matin, je me réveille sous cette rosée et je fais un signe de croix avec le chapelet que le curé de notre paroisse m'avait offert pour avoir bien répondu à une question qui portait sur l'évangile de ce jour-là. Je disais le "Notre Père" tout en remerciant le Bon

Dieu d'avoir veillé sur moi en ne permettant pas à un chien sauvage de goûter à la chaire d'un pauvre villageois. Après cette prière, je pris le chemin pour mon village. Je marchais déjà depuis quelques heures sur ce sol réchauffé par le soleil matinal quand soudain quelque chose de hors du commun se présente à mes yeux.

Une fumée sans pareil provenant de mon village vint me faire un accueil scandaleux.

Je presse mes pas et de loin, juste à la source où on avait l'habitude de s'approvisionner en eau, j'y vois un corps nu qui gisait. L'eau venant de la source giclait et tombait sur ce corps sans tête. La corde faite des feuilles de bananier qui soutenait mon sac de manioc céda, je ressentais une peur bleue qui me poussait à rebrousser chemin, mais une force virile me retenait. Je m'avance alors en direction de la source où était le corps. La peau de ce dernier prenait déjà une autre couleur qui tendait vers le blanc et ses intestins allaient et revenaient en suivant le mouvement qu'offrait l'eau de la source qui se fauflait à travers les fentes taillées sur cette peau par je ne sais une machette ou un couteau. À quelques mètres de la source, j'y vois un crâne planté d'une machette et je n'ai pas tardé à comprendre que ce dernier ne devait qu'être celui du corps nu étalé à la source. Faible d'esprit pour cette fois, je ne voulais même pas poser mes yeux sur ce crâne, mais une curiosité enfantine me poussa quand même à aller voir, c'est alors que je me rendis compte qu'il s'agissait bel et bien de la tête de mon père...

Le sachet vert usé dans lequel il avait porté quelques noix de palme, du manioc et des feuilles de patate douce hier en quittant le champ familial vint affirmer la triste réalité. Mon père n'était même pas arrivé au village. C'est alors que je me suis mis à pleurer en me posant mille et une questions sur le sort de ma famille. Qui peut en vouloir à un pauvre homme comme mon père? Je disais cela intérieurement tout en tremblant et en tirant de l'eau le corps de mon père vers le lieu où était sa tête, ses intestins traînaient dans la boue et les mouches se posaient dans le creux de son ventre sans entrailles. Je pleurais en criant et en maudissant ciel et terre.

Un chien vint me tirer de mon deuil par un aboiement non compatissant. C'était le chien de mon ami Ngabo du village. Il aboyait si fort en dirigeant son museau vers la brousse comme pour m'inviter à y aller. Mais

où devrais-je trouver la force de me lever ? J'étais perdu, le chien me tira alors par ma petite culotte trouée. Je fus obligé d'y aller en laissant derrière moi le cadavre de mon père. Je me glisse dans la brousse après trois minutes de marche guidée par ce chien, j'arrive à un endroit où un autre corps était étendu. C'était celui de Ngabo. Il était méconnaissable. Les corbeaux et quelques animaux sauvages s'étaient déjà offert un festin nocturne, son corps comme celui de mon père était déchiré de partout et son crâne ouvert à la merci des fourmis. Je pris la peine de tirer le corps de Ngabo qui laissait à son passage une rosée de sang sur chaque feuille. Je n'avais plus de larme en réserve, j'avais même déjà perdu ma voix à force de crier. Une fois à la source après avoir posé son corps près de celui de mon père, je pris en courant le sentier du village.

Mon cœur battait, tout le village était en fumé. Devant ce qui restait de notre case familiale, je ne vis pas la chèvre que mon grand frère Musoni avait l'habitude d'attacher chaque matin au tronc de notre avocatier qui avait aussi perdu ses feuilles à cause du feu. Mais où sont-ils tous ? Ma mère, ma sœur Masika, mon frère Musoni, le vieux Ngunda....Sont-ils aussi morts ou se sont-ils enfouis ? Bref, toutes les familles du village ont-elles pris fuite. Mon ami Ngabo comment se retrouve-t-il mort dans la brousse ? Toutes ces questions avaient paralysé mon esprit, je ne comprenais rien de ce scénario inhumain et je n'avais qu'en ma compagnie un chien qui avait peut-être vécu toute cette histoire, mais qui ne pouvait m'en dire plus. Il ne faisait qu'aboyer encore et encore, mais cette fois, il ne me tira pas. Il se dirigea vers la petite chapelle en brique. Pas de choix, il fallait le suivre.

De dehors en dedans, les murs de la chapelle étaient perforés des trous à travers lesquels passaient les rayons solaires matinaux. Ces trous sont sûrement une preuve qu'il y a eu des coups de balle me disais-je. À l'intérieur tout était dans un désordre sans nom : la croix du Christ avait trouvé place par terre, les chaises des fidèles les unes cassées et les autres à l'autel. En marchant à travers la nef de la chapelle, j'y vis la montre du curé, mais je ne pouvais la lire et savoir l'heure qu'il faisait puisque je n'avais jamais été à l'école pour l'apprendre. Où est le curé ? Soudain des coups de balle retentirent, passèrent à travers les vitres de la chapelle à moitié cassées par les coups antérieurs, heureusement pour moi je n'avais pas été touché et le chien ? Où est-il ? Me demandais-je. Pauvre animal, il était couché dans la nef de la chapelle en agonisant et en ren-

dant son dernier souffle.

C'est alors qu'ils firent leur entrée dans la chapelle. Des hommes en tenue noire d'une taille que je pouvais contempler tel un édifice. Ils me prirent par le coup, me traînèrent par terre, la montre du curé se cassa... Ils me bâtirent avec l'envers de leurs fusils à tel point que le sang me sortit de partout. Ils m'amènèrent derrière la chapelle. C'est là que se trouvaient alors tous les membres de mon village entassés en plusieurs amas cadavériques. Il ne restait comme vivants que le curé, moi et mon grand frère Musoni, mais en réalité, je ressentais que nous étions plus des morts en puissance que des vivants en acte. Avec tristesse, je pus apercevoir sur un des amas le cadavre de ma sœur et celui de ma mère me regardant avec un visage que je ne peux décrire puisque méconnaissable et en dessous de leurs épaules penchées leurs seins qui avaient été coupés... Une larme indescriptible prit la largeur de mon œil à ma joue. Il y'avait d'autres cadavres sur le lieu de la boucherie humaine, certains sans mains, d'autres sans tête comme celui de mon père et d'autres encore à crâne ouvert comme celui de mon ami Ngabo.

Un des assassins tira de sa ceinture un couteau en se dirigeant vers une roche où il commença l'aiguisement de celui-ci non loin d'un arbre où étaient attachés le curé d'un côté, mon grand frère de l'autre et notre chèvre au milieu. Un autre assassin voulant s'amuser avec le curé lui demanda de bénir son fusil en récitant une prière sacerdotale. Ce que le curé ne fit pas. Alors, il fut pendu sous mes yeux sur l'arbre où était attaché mon frère et notre chèvre et son cadavre coupé en plusieurs morceaux fut jetés sur un des amas. Les assassins se parlèrent en une langue que je n'avais jamais entendue auparavant. Mon grand frère furieux se rendant compte qu'il avait tout perdu et ne voulant pas me voir mourir sous ses yeux commença à injurier ces assassins qui ne tardèrent pas à l'abattre à plusieurs coups de fusil à l'endroit même où il était attaché. Son sang coula sur le sol en s'y infiltrant jusqu'à atteindre mes genoux qui étaient à même le sol. Je ne savais plus quoi faire ni à quel saint me vouer. Une partie de moi était déjà morte face à ce spectacle désolant.

Le plus gros, aussi le plus grand des assassins me traîna par terre, il posa mon cou sur la roche ou un autre avait aiguisé son couteau. Il leva sa machette en l'air...tous se mirent à rire.

Au-delà de la souffrance: Le désespoir

PAR DANIELA BAPOLISI

Je m'appelle Edwige âgée de 54 ans. Je suis mère de 5 enfants et veuve depuis que mon mari fut lâchement abattu devant mes enfants et moi, vidé de son sang sans que nous ne puissions rien faire pour le sauver, car ses meurtriers nous empêchaient de le faire en nous menaçant avec leurs armes sur la tête et nous regardant avec des sourires machiavéliques à les supplier de sortir mon mari de là.

Les faits remontent en 1996 avec l'arrivée de l'AFDL (Alliance des Forces Démocratiques pour la Libération du Congo), mon mari Roger (nom d'emprunt) était un haut cadre du gouvernement et faisait partie de l'élite intellectuelle. Nous étions domiciliés à Bukavu mes quatre enfants et moi tandis que lui effectuait des missions de service entre la capitale Léopoldville (Kinshasa) et Bukavu. J'étais enceinte de 6 mois et je

vivais avec mes trois petites sœurs à la maison.

Une nuit du 15 août 1996, alors que le génocide au Rwanda venait de se commettre, des hommes armés, en tenues militaires ont fait irruption chez moi cherchant mon mari. Prise de peur, je leur ai répondu qu'il n'était pas présent en ville et que je ne savais pas quand il reviendrait. Ils ont fouillé ma maison de fond en comble pour le retrouver en bousculant tout le monde sur leur passage, heureusement il était en visite chez son frère. Ils sont partis en promettant de revenir le lendemain pour juste lui parler, je savais qu'ils lui voulaient du mal.

Le lendemain très tôt le matin je me suis rendue chez mon beau-frère à 20 km de la ville, pour prévenir mon mari de la visite inquiétante de ces hommes (à l'époque nous n'avions pas de cel-

lulaires pour communiquer facilement). Ensemble nous avons convenu qu'il serait prudent pour lui de quitter la ville pendant quelque temps, ce même jour il a pris la route pour Kalemie ; pensant que ces hommes ne reviendraient plus.

Les nuits du 17 et du 18 août, ces hommes sont revenus encore, mais ma réponse est restée la même pour protéger le père de mes enfants. Ils m'ont obligé à leur donner toute la nourriture que j'ai préparée et se sont montrés plus menaçants.

La nuit du 20 août, ils sont revenus en grand nombre avec des armes plus lourdes que les précédentes fois en tirant des balles en l'air. Ma réponse, étant restée la même, les a tellement irrités au point de commencer à brutaliser mes enfants, poser des attouchements sur mes petites sœurs et en pointant une arme AK-47 sur mon ventre menaçant de tirer sur mon bébé dans le ventre et m'éventrer pour faire sortir son cadavre.

Tout en pleure, je les suppliais de ne rien faire et d'épargner mes enfants et mes petites sœurs. Heureusement pour moi ce jour-là, l'un d'entre eux qui semblait être le chef, reçût un appel qui m'a inquiété, apparemment ils ont reçu de nouvelles consignes et de laisser tomber l'opération de ce jour. Auraient-ils découvert la cachette de mon mari ? J'en ai eu l'impression. En partant, ils ont pillé ma maison tout entière en emportant tous les appareils électroménagers, les bijoux en or ainsi que toutes les provisions de la maison.

Mon beau-frère ayant eu vent de ce qui s'était passé est venu nous prendre le 24 août pour nous amener chez lui, pensant que nous y serions plus en sécurité.

Nous y avons vécu jusqu'en janvier 1997, j'avais alors donné naissance à ma fille cadette en novembre 1996. Et pendant tous ces temps, nous étions sans nouvelle de mon mari. Au matin du 20 janvier 1997, mon mari nous a contactés et nous a dit qu'il reviendrait pour le rejoindre les enfants et moi.

Malheureusement la veille de son arrivée en avril 1997, les tensions ont recommencé. Sans savoir d'où ces hommes armés tenaient leur information, ils ont fait irruption au domicile de mon beau-frère cherchant mon mari. Face à son absence, ils se sont mis à battre les neveux de mon mari ainsi que leur père, ils nous ont mis nous les femmes et les enfants de

l'autre côté. Quatre d'entre eux ont commencé à déshabiller mes petites sœurs ainsi que les nièces de mon mari.

Ils se sont mis à les violer, impuissante face à cette scène je me rappelle toujours de leurs cris de détresse et plus encore de celle de ma petite sœur âgée de 13 ans qui a succombé aux douleurs. Elle n'était qu'une gamine pleine de vie et des projets, elle rêvait d'être médecin. J'aurais dû intervenir pour les empêcher, mais où trouver mon mari ? Quand bien même il serait là, c'est sa mort qu'ils cherchaient, comment le conduire à l'abattoir ?

L'un des neveux de mon mari a essayé de protéger ses sœurs et a reçu une balle en pleine tête, une scène qui a fait perdre la raison à sa mère jusqu'au jour d'aujourd'hui.

Mon mari est arrivé le 1er mai 1997, son frère dépassé par les événements nous a demandé de quitter sa maison pour préserver le reste de sa famille déjà traumatisée par le viol de ses filles, le meurtre de son fils aîné et les troubles mentaux dont sa femme a été victime.

Nous voilà donc à la rue, tout espoir perdu, mais j'étais heureuse que mes enfants aient pu revoir leur père. Nous sommes allés en refuge à Kalonge en territoire de Kalehe avec quelques amis de mon mari ainsi que le reste de leurs familles. Mes enfants ne tenaient plus le coup, entre les crépitements des balles et la faim, nous ne savions plus à quel saint nous vouer.

À notre arrivée à Kalonge, mon mari et ses amis faisaient de leur mieux pour nous trouver de quoi mettre sous la dent, tout en essayant de ne pas se faire remarquer. Je voyais mes enfants mourir de faim, moi-même j'étais une femme allaitante, mais qui passait souvent des jours sans manger juste pour que mes enfants et mes sœurs puissent avoir quelque chose.

De mai 1997 à février 1999, avec la guerre des rebelles du RCD, nous sommes restés à Kalonge. Un semblant de stabilité était retrouvé, mais la zone demeurait dangereuse. Mon mari pendant ce temps s'était rendu à Kinshasa et tout était prêt pour que nous puissions le rejoindre. Pendant ce temps, les rebelles Mai-Mai avaient pris possession de la zone, heureusement nous étions dans leurs bonnes grâces.

En mars 1999 nous avons atteint la capitale, la situation n'y était pas

calme, mais c'était mieux qu'à l'Est de la République où les rébellions ne faisaient que se succéder.

Pendant ce temps nous avons commencé à reprendre goût à la vie, mon mari n'a plus eu besoin de se cacher ; notre seule inquiétude était la famille de son frère qui était restée à Bukavu, nous cherchions un moyen de les faire venir à la capitale. Ainsi en début 2000 ils nous ont rejoints et nous pensions maintenant à faire soigner sa femme qui avait perdu la raison par notre faute.

Cependant, un nouveau basculement a eu lieu entre le 16 et le 18 janvier 2001. Des bruits selon lesquels le Président Laurent Désiré Kabila serait assassiné faisaient naître la tension au sein de la population. Tous ceux qui venaient de l'Est, les « Baswahili » étaient qualifiés de « Rwandais » et considérés comme les personnes qui ont amené la guerre en RDC ; et donc nous n'étions plus à l'abri comme il faut. Je me rappelle que mon mari interdisait même aux enfants de s'exprimer en Swahili à la maison ou ailleurs.

Par la voie des ondes, l'assassinat du Président a été confirmé le 17 janvier 2001, des arrestations massives ont suivi, toutes les personnes impliquées de près ou de loin furent recherchées, certains haut placés du pays dont mon mari ont eu peur de mourir aussi, car étant des proches collaborateurs de Mzee Laurent-Désiré Kabila.

Le 18 juillet 2001, mon mari s'envola pour la Belgique en refuge, nous laissant encore une fois les enfants et moi dans l'espoir d'être réuni à nouveau une fois que les choses se seront calmées. Cependant une fois arrivé, il fait une crise et on découvre qu'il traîne un diabète non diagnostiqué assez tôt et donc il lui fallait en plus des médicaments, suivre un régime strict et équilibré. Mais au regard de la situation au pays, sa seule préoccupation était de retrouver sa famille quitte à revenir en RDC.

C'est ainsi que 2 ans après, en début 2003, alors que la situation semblait être redevenue calme avec l'instauration du Gouvernement de transition, mon mari est revenu nous prendre pour rentrer à Bukavu, il estimait que là nous nous sentirions plus à l'aise et que tout était redevenu calme. Hélas ! Nous nous rendions dans l'ancre de la mort sans nous

en rendre compte.

En août 2003, nous revenions à Bukavu, tous les mauvais souvenirs ressurgirent, mais nous pensions repartir sur des bonnes bases et que le passé devait rester dans le passé. Nous avons retrouvé notre ancienne maison abandonnée telle que nous l'avions laissée, presque en ruine déjà. Avec les travaux nous nous y sommes installés sans problème. Le voisinage n'était plus le même, mais nous connaissions quelques-uns. En juin 2004, la ville de Bukavu est prise d'assaut par Laurent NKUND-ABATWARE et Jules MUTEBUSI qui s'adonnent aux massacres, actes de torture, viols, etc. La terreur est installée dans la ville et personne n'est à l'abri.

La triste nuit du 17 juillet 2004, alors que ma famille était réunie au salon pour la prière, nous entendons des bruits de pas à l'extérieur de la maison et quelque temps après des hommes lourdement armés s'introduisent dans la maison. Ils étaient aux environs de 7, ils avaient un ton rwandais, ils nous demanderont de nous coucher au sol en posant leurs pieds sur nos têtes et l'un a tiré mon mari par la chemise pour le mettre debout.

L'un d'entre eux nous dira de ne rien tenter, car aucun voisin ne pourra nous aider vu que devant chaque maison de l'avenue, il y avait au moins quatre de leurs membres dont la seule mission était de tuer quiconque oserait venir à notre secours.

Mon mari insista pour savoir ce qu'ils attendaient de lui, leur seule réponse était des coups de poings dans son ventre et parlait une langue que nous ne comprenions pas. Mes enfants étaient tellement traumatisés et ne cessaient de pleurer.

Quelques minutes après, celui qui semblait être le chef, reçut un appel qui n'a même pas duré 30 secondes et automatiquement j'ai entendu trois coups de balles, j'ai ensuite vu mon mari s'écrouler au sol. J'ai crié de toute ma voix et mes enfants ont recommencé à pleurer de nouveau. En levant la tête vers mon mari, je vois qu'il a reçu une balle dans chacun de ses genoux et la troisième balle au niveau du ventre. Ma fille aînée n'a pas supporté de voir la scène et s'est évanouie en criant le nom de son père.

Ces monstres étaient assis dans mon salon à me regarder prendre mon mari dans mes bras pendant qu'il perdait abondamment de sang, je les suppliais de partir pour me permettre de l'amener le plus tôt possible à l'hôpital et leur réponse entre deux rires était « nous ne sommes pas venus pour le blesser, nous sommes venus pour le tuer et nous allons rester ici jusqu'à ce qu'il rende l'âme ».

Deux d'entre eux se sont mis à la porte pour m'empêcher de sortir, je leur ai proposé l'argent pour me laisser sauver mon mari et ils n'ont fait que se moquer de moi ; ils ont obligé mes enfants à regarder leur père mourir, ils ont tenu la tête de mes enfants pour qu'ils fixent leur père et celui qui fermait les yeux recevait un coup de poing au visage.

La douleur était intenable, mon mari agonisait, même la mort était lente, il ne faisait que toussait du sang, il avait le regard dans le vide, je pleurais l'amour de ma vie, le père de mes enfants était en train de mourir. Mon mari Roger, rendit l'âme à 2 h du matin le 18 juillet 2004, après près de 4 h d'agonie, il a essayé de s'accrocher, mais il n'a pas pu.

Ces hommes après avoir vérifié ses signes vitaux pour confirmer son décès sont enfin partis en disant « mission accomplie ». Cette phrase qui montrait que ce n'étaient pas des êtres humains normaux, comment peut-on tuer son semblable dans d'atroces souffrances et rester indifférent face aux pleurs de sa femme et de ses enfants, comment obliger ces êtres innocents qu'étaient mes enfants à regarder leur père mourir, à ressentir la douleur de l'impuissance face aux derniers moments de mon mari, pourquoi tant de cruauté, pourquoi le faire souffrir au lieu d'abréger ses souffrances...

Toutes ces questions n'obtiendront jamais de réponse et mes enfants ne pourront jamais effacer cette scène de leur mémoire, ils sont grands aujourd'hui, mais continuent de faire des cauchemars de cette nuit. Ils réclament vengeance et justice pour leur père, mais devant quelle justice, contre quels auteurs, nous ne connaissons que leurs visages, par qui étaient-ils envoyés et pourquoi je ne saurais y répondre. Je demande juste que mon mari pardonne mon inaction et que de là-haut qu'il puisse reposer en paix et continuer à veiller sur les enfants et moi.



UWEZO AFRIKA INITIATIVE

est une association sans But lucratif (ASBL) de droit congolais qui milite pour un monde équitable où les femmes et les jeunes jouissent de tous leurs droits humains et où ils utilisent les technologies de l'information et de la communication dans les secteurs du développement.

LE CERDHO

est un centre de recherche spécialisé en droits de l'homme et en droit international humanitaire. Il fonctionne en tant qu'une unité de recherche au sein de la faculté de droit de l'Université Catholique de Bukavu.

Cette chronique est réalisée avec l'appui financier de la Coopération Suisse dans le cadre de Requiem pour la paix.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Pour participer au devoir de mémoire en tant que poète, conteur, nouvelliste ou écrivain, veuillez contacter:

TRÉSOR MAHESHE

maheshe.musole@ucbukavu.ac.cd

DOUCE NAMWEZI

uwezoafrikainitiative@gmail.com